



Association Amoureux d'Art en Auvergne

Centre Municipal Jean-Richepin

21 rue Jean-Richepin

63000 Clermont-Ferrand

06 86 70 68 61

www.quatre.com

Thierry Feral

Directeur-fondateur de la collection « Allemagne d'hier et d'aujourd'hui »
aux éditions L'Harmattan (Paris).

Sigmund Freud et le « mal-aise^[1] dans la civilisation »

Petite contribution au débat suscité

par la parution très médiatisée du livre du philosophe Michel Onfray,

***Le Crépuscule d'une idole* (Grasset, 2010)^[2].**

À un an d'intervalle, en mars 1987 et en avril 1988, ont été publiées en France deux études touchant à la psychanalyse : sous ma signature, *Nazisme et psychanalyse*, et sous celle du sociopsychanalyste Gérard Mendel, *La Psychanalyse revisitée*. Dans ces deux ouvrages, il est reproché à Sigmund Freud d'être resté insensible et de ne pas avoir réagi à l'actualité politique du tournant des années trente, convaincu qu'il était que l'homme ne peut, selon la formule du Docteur Mendel (p. 73), que « suivre strictement la voie tracée par la phylogénèse », allégation étayée en note d'un bref extrait de la page 83 de mon livre entre autres. Un tel constat, parfaitement justifié sur la base de ce que nous savions alors de Freud, était-il néanmoins susceptible de discréditer à tout jamais la psychanalyse ? Devait-on se résoudre, comme le voulaient déjà alors certains, dont ni

Mendel ni moi-même ne partageons la position, à *brûler* une fois pour toutes Freud, à le vouer au « crépuscule des idoles »^[3] ?

D'emblée, il convient de souligner combien l'anthropologie analytique, champ d'application de la psychanalyse dont Freud donne l'exemple dans plusieurs livres et articles^[4], s'inscrit en porte-à-faux par rapport à l'optimisme de la théorie révolutionnaire marxiste, taxée d'« illusion sans consistance »^[5]. D'autre part, enfermée dans l'univers passablement borné de la bourgeoisie libérale de la Vienne de l'époque^[6], la recherche anthropologique de Freud repose sur une conception idéaliste, tendant à expliquer les rapports individus-société à partir de l'individu isolé, et se refuse à concevoir l'essence humaine sous l'angle des rapports sociaux. Mais est-on pour autant autorisé à parler de la théorie freudienne comme d'une « idéologie réactionnaire » ? Qu'il ne soit guère possible de dissocier la psychanalyse de l'usage politique qui a pu en être fait ne saurait pour autant remettre en cause l'immense apport que constitue la psychologie des profondeurs pour expliquer des phénomènes sur lesquels les autres théories achoppent et révèlent vite leurs limites. Autre point d'importance : s'il est exact que Freud ait été d'un pessimisme foncier, son propos ne peut néanmoins être assimilé aux idéologies pessimistes qui ont hanté la pensée germanique du premier tiers du XX^e siècle ; bien qu'appliquant à l'homme moderne un diagnostic de « mal-aise dans la civilisation », Freud n'a rien de commun avec un Spengler, un Bötticher de Lagarde, un Langbehn, un Moeller van den Bruck ou un Nordau, apologistes d'un pessimisme héroïque qui aboutit à la conception préfasciste et fasciste du monde^[7]. En fait — et sans doute n'est-il pas erroné de l'apparenter pour bien des motifs objectifs à Kafka^[8] —, Freud est totalement étranger à la réflexion politique ; et de même que « la critique économique du système communiste n'est point [son] affaire », qu'il ne lui est « pas possible d'examiner si la suppression de la propriété privée est opportune et avantageuse »^[9], à nul moment du *Mal-aise dans la civilisation* (1930), il ne s'arrête sur la terrible crise économique qui frappe le monde capitaliste, sur ses tragiques conséquences sociales, sur la montée en flèche du péril nazi^[10]. Persuadé que rien n'est susceptible de modifier la destinée humaine, que l'homme est, ainsi que *La Panthère* de Rilke^[11], condamné à épuiser ses énergies à tourner en rond dans une cage dont il n'a même pas conscience de l'exiguïté, Freud dépeint la civilisation comme un

carcan de répression et de refoulement préjudiciable à l'épanouissement des êtres, mais s'avère incapable de dépasser le simple stade du diagnostic par des propositions thérapeutiques adéquates.

De quelle façon Freud envisage-t-il la civilisation ? C'est à partir de l'opposition entre *Eros*, symbole des pulsions de vie, et *Thanatos*, symbole des pulsions de mort et d'agression, que Freud élabore son interprétation de la vie collective. Tandis qu'elle s'affirme, la civilisation châtre l'individu, le contraignant à mesure que s'impose le contrat d'existence collective codifié par les lois, à domestiquer ses pulsions, à les refouler dans l'inconscient, à les transformer à l'aide de sublimations. *Eros* se voit dévié vers des buts sociaux et culturels ; les instincts sexuels sont sublimés en activités scientifiques, artistiques ou idéologiques. *Thanatos* par contre est intériorisé. L'agressivité, au lieu de s'exercer contre autrui, s'érige en *Sur-Moi (Über-Ich)*, qui fait valoir les exigences de la société contre les pulsions du Moi. En fin de compte, si l'individu se sent mal à l'aise au sein de la société moderne, c'est qu'il se sent inconsciemment coupable de l'agressivité existant en lui contre le pouvoir, l'autorité, l'État, instances surmoïques qui frustrerent ses besoins libidinaux et agressifs, ses besoins narcissiques les plus élaborés, à savoir ceux de l'idéal du Moi (*Ichideal*) tel qu'il s'est constitué à la fin de la période œdipienne. Il est donc clair pour Freud que le « mal-aise dans la civilisation » est dû à ce que la société ne se soucie pas assez du bonheur de l'individu, que, comme il l'exprime lui-même, « le bonheur ne soit pas une valeur culturelle ». Toutefois — j'y ai déjà fait allusion —, si Freud déplore cet état de fait, il ne lui envisage pas de remède ; peut-être pour la simple raison, ainsi que le suggérait le philosophe marxiste Georges Politzer^[12], que le secret des faits humains n'étant pas d'ordre psychologique, la psychologie ne saurait détenir ce secret ? Précieux moyen d'investigation des réalités humaines, la psychanalyse ne peut plus ignorer que rien n'est présent dans la mémoire des hommes qui n'y ait été inscrit par l'Histoire. Du reste, après s'être posé dans les dernières lignes du *Mal-aise* la question de savoir si l'humanité se résoudra enfin un jour à « se rendre maîtresse de la perturbation de la vie collective par la pulsion [...] d'agression et d'autodestruction »^[13] pour assurer son destin futur, Freud reconnaît que, à ce titre, « justement l'époque actuelle » prend valeur de pierre de touche. Et il va même plus loin puisque, en affirmant que la

perturbation de la vie collective est la conséquence de la « maîtrise des forces de la nature à laquelle sont désormais parvenus les hommes »^[14], que si les hommes vivent dans l'angoisse, c'est qu'ils savent qu'il leur « est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier »^[15], il admet maintenant que l'existence est conditionnée, du moins pour une large part, par le développement social. En fait, bien plus qu'au combat contre *Thanatos*, ce serait donc à une lutte entre les *vouloir-vivre* tels qu'ils ont pu évoluer au cours de l'élaboration du devenir social, et plus spécifiquement sous la pression du Capitalisme où, totalement désindividualisés, ils s'incarnent dans les antagonismes entre groupes d'intérêts, classes sociales, nationalismes et impérialismes, qu'il convient de ramener la crise de la civilisation. Freud ne signifie de mon point de vue rien d'autre lorsqu'il note que « les jugements de valeur des hommes étant dirigés inconditionnellement par leurs désirs de bonheur », ils ne reculent devant rien pour « étayer d'arguments leurs illusions »^[16]; phrase au demeurant particulièrement émouvante si l'on considère que dans cette période où la *solution nazie* constitue la grande tentation, l'argument entre autres du « Juif » porteur de tous les maux, dont lui-même sera victime^[17], va justifier contre l'entendement les conduites les plus absurdes et les plus barbares ; y compris, lorsque l'irréparable sera en marche, une « guerre totale » qui consacrera le triomphe de *Thanatos* — lequel, investi par les illusions qui confortent le narcissisme, se détourne de la personne propre et se manifeste maintenant comme *pulsion de destruction* dirigée contre le monde et les autres êtres vivants^[18] — et remettra la notion même de civilisation en cause. Si, trompant l'ultime espoir exprimé par Freud dans le *Mal-aise*, l'*Eros* éternel n'a pu « s'affirmer dans la lutte contre son adversaire non moins immortel »^[19], *Thanatos*, c'est que, plutôt que ce « combat de Géants »^[20], le véritable problème concerne en réalité l'extrême ambiguïté dans laquelle le monde capitaliste a enfermé l'instinct de vie. Ne pouvant s'affirmer indépendamment de l'affirmation de la vie de la *tribu* à laquelle il se rattache, et possédé par l'illusion que le triomphe de *sa tribu* sur les autres lui permettra enfin de se redécouvrir lui-même, de flatter des énergies premières enfouies au fond de son cœur par une civilisation menteuse, de briser un ordre paralysé et moribond et de jouir de prérogatives et de droits spéciaux au sein d'une communauté régénérée^[21], l'homme doit « plonger jusqu'au fond

de la vie pour en ressortir complètement transformé »^[22]. Telle est l'illusion à laquelle le Capitalisme a voué l'humanité au début du XX^e siècle ; telle est encore l'illusion à laquelle il la voue en ces années trente. Tout son édifice reposant sur l'impérialisme, et ayant condamné l'homme à une complète aliénation, le Capitalisme ne peut survivre à ses contradictions que s'il parvient à canaliser les instincts de la masse qu'il a produite et qui risque de se retourner contre lui s'il ne réussit pas à lui donner des compensations à son exploitation. Or, c'est la crise ! Menacé dans ses fondements mêmes, le Capitalisme enfante le nazisme, indissociable de la guerre désormais érigée par ce grand fourbisseur d'illusions populaires propres à rassasier le grand capital qu'est Goebbels en « forme la plus élémentaire de l'amour pour la vie »^[23].

Engagée dans un système théorique plus métaphysique que scientifique, l'anthropologie freudienne a commis l'erreur de penser dans un système culturel ignorant tout des conflits sociaux et politiques, des réalités économiques et historiques, en fait de rechercher la conscience humaine dans — notion réfutée par les biologistes modernes — un inconscient absolu de nature biologique et héréditaire, au lieu de rattacher cet inconscient à ce que les classes dominantes ne souhaitent pas que la conscience perçoive. Parfaitement apte à nous révéler les mythes qui battent en brèche *Logos* au point de l'amener à renoncer à lui-même et à ériger *Mythos* en raison suprême, le grand drame de l'anthropologie freudienne est de ne pas avoir su affirmer le primat de *Logos* et de s'être constituée elle-même en mythe omniexplicatif ; autrement dit, comme le formulera le célèbre philosophe marxiste Lucien Sève, d'avoir voulu nous convaincre « que le secret commun de la guerre de 14 comme du fascisme, de l'antisémitisme comme du bolchevisme, est dans le complexe d'Œdipe »^[24]. Partant, il serait parfaitement ridicule de vouloir élaborer une théorie purement psychanalytique des faits historiques... Certes ! Cependant, l'attitude qui consisterait à rejeter *a priori* un apport fécond à la compréhension des phénomènes qui ont modelé l'Histoire, ne serait-elle pas tout aussi absurde ? Que le nazisme par exemple ne s'explique pas uniquement par Hitler est évident ; reste néanmoins, quoique l'on puisse en penser, que le nazisme est difficilement dissociable du particularisme de la personnalité hitlérienne dans son interaction avec le milieu dans lequel il s'affirme, notamment en ce qui concerne le fait que ce soit lui et nul

autre qui se soit hissé au rang de *Führer* et ait été plébiscité par un pays qui pourtant à l'époque ne manquait pas de dictateurs en puissance jouissant d'un prestige bien plus considérable que lui^[25]. C'est pourquoi, comme le suggérait fort pertinemment Lucien Goldmann, « il faut à la fois accepter et refuser la psychanalyse »^[26] : la refuser dans sa mouture dogmatique d'*ultima ratio* des grandes questions de l'existence humaine (« mentalité fakiriste [...] prenant l'aspect religieux d'une révélation », disait Gérard Mendel^[27]), mais l'accepter en tant que méthode d'investigation ouvrant des perspectives d'appréhension en profondeur des phénomènes concernant l'existence humaine^[28]. De même que nous sommes redevables à un Ernst Bloch^[29] ou à un Bertolt Brecht d'avoir utilisé le marxisme pour pousser la recherche de la vérité sans jamais succomber à la tentation d'y voir la vérité elle-même^[30], nous ne saurions faire l'économie de la connaissance de l'œuvre de Freud^[31], quand bien même ne devrions-nous pas lui ménager nos réserves.

1. À mon avis, la seule façon de traduire *Unbehagen* afin de lever en français toute ambiguïté quant au sens que Freud confère à l'expression *Unbehagen in der Kultur*. En effet, ce n'est pas à ses yeux la civilisation en soi qui connaît un malaise — comme l'analysaient alors, chacun à leur manière, les marxistes ou les prophètes du « catastrophisme » et de la « renaissance nationale » (cf. note 7) —, mais l'individu qui se sent mal à l'aise (*Es behagt ihm nicht...*) au sein de la civilisation.
2. Dans *Le Point* du 20 mai 2010, p. 111, Marcel Gauchet (rédacteur en chef du *Débat* avec Pierre Nora) n'hésite pas à ranger le travail d'Onfray dans les « customisations médiatiques [...] à des fins de distraction ».
3. Bien avant le titre de Michel Onfray, j'employais déjà régulièrement cette expression lors de conférences sur Freud (cf. T. Feral, *Ceux qui n'ont pas failli...*, ADEAF-CRDP, Clermont-Fd, 1983 ; *Fazits*, Faculté de Droit de Clermont-Fd, 1985 ; *Le Défi de la mémoire*, Éditions Tarmeye, 1991).
4. *Actes obsédants et exercice religieux* (1907) ; *Totem et tabou* (1912) ; *Psychologie collective et analyse du Moi* (1921) ; *L'Avenir d'une illusion* (1927) ; *Malaise dans la civilisation* (1930) ; *Moïse et le monothéisme* (1939).
5. S. Freud, *Das Unbehagen in der Kultur*, précédé de *Abriß der Psychoanalyse*, Fischer, 1953, p. 103.
6. Voir T. Feral, « Les Juifs de Vienne à l'aube de la modernité », in *La Mémoire féconde*, L'Harmattan, 2003, pp. 57-74.
7. Cf. G. Lukács, *Die Zerstörung der Vernunft*, trad. fr. *La Destruction de la raison*, L'Arche, 1954 ; W. Alff, « Die Angst vor der Dekadenz », in *Der Begriff Faschismus*, Suhrkamp, 1971 ; F. Stern, *Politique et*

désespoir. *Les ressentiments contre la modernité dans l'Allemagne préhitlérienne*, Colin, 1990 ; L. Dupeux [éd.], *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, Kimé, 1992 ; T. Feral, *Culture et dégénérescence en Allemagne*, L'Harmattan, 1999 ; T. Feral, *Le Nazisme : une culture ? Essai étiologique*, L'Harmattan, 2001.

8. Nombreuses pistes à ce sujet in E. Pawel, *Franz Kafka ou le cauchemar de la raison*, Seuil, 1988.

9. S. Freud, *Das Unbehagen in der Kultur*, op. cit., p. 103.

10. Cf. T. Feral, *Le « Nazisme » en dates*, L'Harmattan, 2010, p. 104 sq.

11. Voir B.L. Bradley, *R.M. Rilkes „Neue Gedichte“*, Francke Verlag, 1967, et W. Müller, *Rainer Maria Rilkes „Neue Gedichte“*, Deutsche Studien 13/Verlag Anton Hain, 1971.

12. G. Politzer, *Les Fondements de la psychologie*, Éditions sociales, 1969, p. 170.

13. S. Freud, *Das Unbehagen in der Kultur*, op. cit., p. 128.

14. *Ibid.*

15. *Ibid*

16. *Ibid.*

17. Dès l'autodafé du 10 mai 1933 ; cf. T. Feral, *Le « Nazisme » en dates*, op. cit., p. 190.

18. Cf. S. Freud, *Das Ich und das Es (Le Moi et le Ça)*, *Gesammelte Werke XIII*, Imago/Londres, 1940-1952, p. 269.

19. S. Freud, *Das Unbehagen in der Kultur*, op. cit., p. 129.

20. *Ibid*

21. Cf. E. Jünger, *Der Kampf als inneres Erlebnis* [1922], trad. fr. *La Guerre, notre mère*, Paris, 1934, p. 30 : « Alors dans une orgie furieuse, l'homme véritable se dédommage de sa continence ! Les instincts trop longtemps réprimés par la société et ses lois redeviennent l'essentiel, la chose sainte et la raison suprême » ; voir également E. von Salomon, *Die Geächteten (Les Réprouvés)*, 1930.

22. *Ibid.*

23. J. Goebbels, *Michael* [1929], cit. in O. Scheid, *Esprit du troisième Reich*, Paris, 1936, p. 219.

24. L. Sève, « Psychanalyse et matérialisme historique », in *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique*, Éditions sociales, 1973.

25. Voir T. Feral, « Pourquoi Adolf Hitler ? », in H.A. Amar *et al*, *Penser le nazisme*, L'Harmattan, 2007, pp. 15-82.

26. L. Goldmann, *Marxisme et sciences humaines*, Gallimard, 1970, p. 94 sq.

27. G. Mendel, *La Psychanalyse revisitée*, La Découverte, 1988, p. 94.

28. Dès 1901, le grand philosophe Henri Bergson (dont *L'Action française* écrira en février 1914 : « La juiverie entre à l'Académie française ») rendait hommage à la réflexion impulsée par Freud : « Explorer l'inconscient, travailler dans le sous-sol de l'esprit avec des méthodes spécialement appropriées, telle sera la tâche principale de la psychologie dans le siècle qui s'ouvre ».

29. Voir son maître livre, *Das Prinzip Hoffnung (Le Principe Espérance)*, 3 vol., 1954-1956 ; 2 vol., 1959. Révoqué par la RDA de sa chaire de philosophie à Leipzig en 1961 — 76 ans — pour « pensée dissidente », Bloch s'établira en RFA et enseignera encore à Tübingen (*Tübinger Einleitung in die Philosophie*, 1963-1964).

30. Cf. B. Brecht, *Das Badener Lehrstück vom Einverständnis (La Pièce didactique badoise de l'accord)*, 1930, proclamation terminale : « Lorsque vous aurez amélioré le monde, améliorez le monde amélioré... Lorsque, en améliorant le monde, vous aurez complété la vérité, complétez la vérité complétée... Lorsque, en complétant la vérité, vous aurez changé l'humanité, changez l'humanité changée ». Voir à ce propos H. Arvon, *L'Esthétique marxiste*, PUF, 1970, p. 77 sq.

31. Pour mémoire, l'École de Francfort (Horkheimer, Adorno, Benjamin, Marcuse, Fromm) s'est servie de la pensée de Freud conjuguée à celle de Marx pour penser les fondements du totalitarisme tant nazi que stalinien ; voir également Georges Bataille, « La Structure psychologique du fascisme », 1933/1934, in *Œuvres complètes I*, Gallimard, 1970, pp. 339-371, ainsi que Wilhelm Reich, *Die Massenpsychologie des Faschismus* [1933], trad. fr. *La Psychologie de masse du fascisme*, Petite Bibliothèque Payot, 1974, dont même un communiste orthodoxe comme Roger Bourderon reconnaissait en 1979 (in *Le Fascisme, idéologie et pratique*, Éditions sociales, p. 61) l'importance pour comprendre « comment l'idéologie fasciste a pu capter des millions d'individus en dépit de leurs plus élémentaires intérêts ».